

Question et réponse

Civilisation 1964

Une objection tenace

Nous recevons de Odile Hochet (Ardèche), l'article suivant :

Un incident apparemment anodin, qui vient de me bouleverser en ce matin du 20 juin, m'amène à quelques réflexions, que je voudrais livrer à tous les camarades de l'Ecole Moderne.

Tant bien que mal, cette année, je me suis efforcée de réaliser la pédagogie Freinet dans ma petite classe de montagne : respect de la dignité humaine dans l'enfant, souci constant de développer et de faire s'épanouir sa personnalité, culture et éducation de son sens du beau, travail

collectif, aide mutuelle, enseignement tourné le plus possible vers notre monde actuel, rattaché à la réalité et non à des mythes... Tout cela se heurtant aux conditions extérieures hostiles : enfants vivant dans des fermes perdues dans la montagne, aucun matériel au départ, sous-alimentation des gamins, leur lourd héritage d'un enseignement passé plutôt caporaliste...

Il est difficile de tirer le bilan d'une année : quand on travaille sur la matière humaine, peut-on jamais mesurer en chiffre les résultats obtenus ? Toutefois, j'espère avoir permis à ces petits d'hommes de vivre dans des dimensions élargies, à la taille de leur potentialité gigantesque. Et voilà que ce matin, « mon » grand de 12 ans vient me dire :

— Je ne serai pas là, pendant les vacances!...

Etonnement de ma part, car je savais que les parents n'avaient pas eu l'argent pour l'envoyer, lui et ses frères et sœurs, en colonie de vacances.

— On m'a loué...

Et dans ce regard inexprimable qui plonge droit dans le mien, je lis toute la gravité du petit homme qui va aborder, pour la première fois, aux rives d'un monde encore inconnu.

Je crains le pire. Je mesure l'étroitesse des épaules, le visage enfantin...

— Mais, qu'est-ce que tu feras comme boulot?...

— Pour garder les vaches...

Petit soulagement, idiot en réalité, car le fond du problème reste le même.

— C'est notre patron...

— Combien gagneras-tu ?

— J'en sais rien...

Son regard s'accroche au mien, à moi qui suffoque d'émotion, en qui brusquement toute l'horreur de l'esclavage déferle comme une vague qui m'étouffe.

Un moment de rage impuissante passée, j'ai besoin de hurler à la face du monde, et de vous appeler vous tous, hommes

de bonne volonté de l'Ecole Moderne, à prendre conscience du danger d'utopie qui plane sans cesse sur vous.

J'ai assisté au Congrès d'Annecy, de Pâques 1964. Et j'y ai été épouvantée du fait que nulle allusion n'a été faite à la Réforme inique de l'Enseignement gaulliste, qui fera de 45% de nos enfants une masse sous-instruite et surtout sous-qualifiée. J'ai été épouvantée de ce que personne n'a dénoncé le divorce irrémédiable entre notre pédagogie et le système régnant d'exploitation de l'homme par l'homme ; tant que notre société sera régie par cette organisation économique qu'est le capitalisme, tous nos efforts d'amélioration de l'individu seront des coups de sabre dans l'eau. J'ai été épouvantée du fait que Freinet lui-même, dans une assemblée de jeunes, invite ceux-ci à se résigner à la situation honteuse de nos classes, au point de vue équipement pédagogique, leur disant en substance : « Il faut vous faire à cette idée, que pour démarrer notre pédagogie, c'est vous, personnellement, qui devrez financer votre matériel ». Point final. Je sais, moi aussi j'ai acheté de mes deniers la majeure partie de ce qui m'a permis de travailler, cette année. Je replâtre, mais je ne m'y résigne pas. Et je trouve que Freinet en personne aurait dû insister sur le fait que si nous voulons être logiques avec nous-mêmes, nous devons compléter notre lutte pédagogique par la lutte syndicale et politique, domaines absolument inséparables.

A quoi sert-il que j'aie tenté de donner à mon petit bonhomme de 12 ans le goût du beau, de l'égalité en droits, alors que le propriétaire de la ferme, qui opprime déjà ses parents, va lui offrir la chance suprême de l'utiliser 12 heures par jour sous la queue des vaches, en compensation du morceau de pain assuré ?

Devoir se vendre à 12 ans, pour manger (maigrement) !

Que faisons-nous dans cette galère, avec

nos rêves de démocratie, d'épanouissement de l'homme, et notre conscience tranquille ?

O.H.

Corrigeons d'abord quelques erreurs de jugement ou d'interprétation :

— Les meilleurs militants de l'Ecole Moderne ont toujours été, par tradition, pourrions-nous dire, des militants sociaux, syndicalistes et politiques. Et cela est normal : lorsqu'on prend conscience de la nécessité d'une éducation libératrice des enfants, on ne peut que se mobiliser au maximum contre les murs qui, dans les divers horizons, tendent à annihiler nos efforts généreux. Et il est de fait que, à la dernière guerre notre mouvement a payé un lourd tribut aux camps d'internement et aux camps de concentration.

Mais nous avons toujours dit que, pour ne pas disperser les forces prolétaires — qui ne le sont toujours que trop hélas ! — nous restons mouvement de recherche et d'études. Nous laissons aux syndicats et aux partis politiques le soin de faire aboutir nos revendications. C'est ce qui s'est passé notamment pour le mot d'ordre : 25 enfants par classe, qui, lancé et explicité par nous, vient d'être enfin pris en main par les syndicats et les partis politiques. Nous nous refusons en tous cas à porter la responsabilité du découragement des camarades lassés par l'opposition obstinée du SNI et par le sectarisme et le dogmatisme des partis politiques.

Pour ce qui nous concerne, je n'ai cessé de conseiller aux jeunes de faire leur devoir de citoyens dans les syndicats et les associations diverses.

— La camarade a certainement mal interprété si elle a cru entendre quelque part que, selon moi, pour démarrer, les jeunes doivent financer leur matériel. Il est exact que nous avons tous procédé ainsi autrefois. Mais notre matériel est aujourd'hui couramment livré au titre de la loi Barangé. Nous serions bien niais si nous ne recommandions pas d'employer ces crédits pour l'équipement Ecole Moderne toutes les fois que c'est possible.

Je peux fort bien avoir dit que, dans certains cas, les jeunes peuvent consentir certains sacrifices d'argent qui leur seront rendus au centuple par le goût nouveau qu'ils auront à faire plus intelligemment leur métier.

— Le danger d'utopie qui plane sur nous? Des intellectuels verbeux peuvent ainsi s'égarer. Mais lorsqu'on a la responsabilité d'une classe, on ne peut pas se perdre dans l'utopie. A moins que ce soit une utopie d'essayer de résoudre, ne serait-ce que très partiellement les problèmes qui nous sont journallement posés.

Le père de famille sent, autant, sinon plus que les éducateurs, les limitations du capitalisme et de l'oppression. Mais aucun d'eux ne se résigne. Aucun d'eux n'accepte de démissionner quand il s'agit de l'avenir de ses enfants. Sa sollicitude ne rapporterait-elle que 2%, ne serait-elle même qu'un espoir vain, il ne peut abandonner son rêve.

Nous ne pouvons pas davantage, nous, éducateurs, laisser nos enfants seuls, dans cette galère.

Sommes-nous d'ailleurs vraiment sûrs que nous ne pouvons rien faire pour eux? Nous résignerons-nous légèrement à les abêtir par des méthodes dont nous connaissons la malfaisance, sous prétexte que nous sommes en régime capitaliste. Ces enfants qui ont aujourd'hui dans nos classes 12 ou 13 ans

seront soldats et électeurs dans 4 ou 5 ans. Sommes-nous sûrs de ne pouvoir rien tenter pour les préparer à faire alors leurs devoirs? Et n'avons-nous pas tous autour de nous des exemples d'enfants qui sont devenus des hommes plus conscients parce que nous avons semé dans nos classes des graines qui ont au moins essayé de germer?

Par quelle erreur d'optique, des éducateurs ou des organisations d'avant-garde peuvent-ils authentifier cette démission de leurs troupes quand il s'agit d'un front d'action majeur: l'Ecole; et justifier l'appui permanent qu'ils apportent, par leur traditionalisme aux forces d'oppression? Comme si l'ensemble des organisations ouvrières allait un jour mettre l'arme au pied, au lieu d'avancer héroïquement au prix de tant de peines et de sacrifices. Et allons-nous cesser toutes revendications sous le prétexte que subsistent encore l'exploration et la misère?

Non, même si nos efforts sont en partie annihilés par le milieu et la société, nous nous efforcerons d'être des éducateurs généreux et exemplaires, ne serait-ce que pour montrer la voie et faire lire un peu de cet espoir de libération.

Même en régime capitaliste un ouvrier ne se résigne pas à saboter son métier. On ne sabote pas le beau métier d'éducateur. De toutes façons il y a une chose dont vous pouvez être assurés: la révolution ne viendra pas d'en haut. Elle part d'en bas, ou elle ne sera pas. Et c'est par votre action patiente de tous les jours que vous la préparerez.

Ce n'est pas par des méthodes de servitude, d'obéissance, de dogmatisme et d'abêtissement que vous pourrez forger un jour une société plus libre et plus humaine. Dans cette galère, nous ferons malgré tout notre devoir d'éducateurs laïques et prolétariens.

C.F.